

ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED

Address: 323 THE GREAT STREET, NEW ORLEANS, LOUISIANA

FOR THE "PETITES ANNONCES DE DEMANDES VENTES, LOCATIONS, ETC."

TEMPERATURE. Du 26 août 1914. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

Table with 2 columns: Time (7 H. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (54, 26, 27, 26).

SOMMAIRE. 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'actualité. Feuilleton. Souvenir.

L'EDITION DE L'ABELLE DU 1er SEPTEMBRE.

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance.

aussi les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

L'Attitude de la France.

Les relations entre la France et l'Allemagne, bien que parement de convenance, ne sont pas rompues et ne le seront pas, il faut en garder l'espoir, en dépit des nouvelles qui nous arrivent et qui nous représentent la situation comme des plus graves.

Certes, tout peut arriver, au point où en sont les choses; mais il faut reconnaître que les négociations qu'ont entamées les deux gouvernements au lendemain même de l'incident d'Agadir ont été conduites avec une modération et un esprit de conciliation qui indiquent le désir de part et d'autre d'arriver à un accord sans qu'il soit besoin de recourir à l'ultima ratio, le canon.

En envoyant la Panthère à Agadir, l'Allemagne a eu un geste d'une incontestable brutalité, et s'est mise en mauvaise posture vis-à-vis de plusieurs nations.

Quoiqu'il arrive, la France n'aura rien à se reprocher. Avant de lancer sur l'ennemi ses bataillons, et elle en a de gros, de parfaitement disciplinés, elle donne au monde le spectacle d'une nation soucieuse de sa dignité et forte de son droit, mais désireuse d'éviter le plus affreux des carnages, mais résolue à faire respecter son drapeau au prix de ce qu'elle a de plus précieux, son sang.

Ce ne sera pas pour un morceau de terre qu'elle se battra, mais bien pour une idée, un principe. La France a un passé trop glorieux pour qu'elle n'y demeure pas fidèle; et son courage a été trop souvent mis à l'épreuve pour qu'on puisse croire un instant que devant un bluff elle fléchira.

La dernière consultation qu'ont eue les membres du Cabinet de M. Caillaux et les instructions données à M. Cambon quant à sa conduite future, indiquent la parfaite détermination de la France de mettre fin à une situation à laquelle elle se trouve mêlée sans l'avoir cherché, et devenue trop écumante pour se prolonger plus longtemps.

Après tout ce qu'il me dit, tout ce qu'il m'a écrit, tout ce qu'il m'a promis... Orais-tu que ce n'est pas une honte? C'est Lucienne qui est cause de tout. Elle ne l'aime pas, j'en suis sûre, mais elle a tout fait pour me le prouver. Je l'ai toujours dit que c'est une rose, et qu'il fallait se méfier d'elle... Et lui est si faible, si fat, si incapable de résister à une coquette!

Mais, nous le répétons, ayons foi dans l'avenir!

SOUVENIR.

...Ceci est le plus intolérable souvenir de mon enfance...

Nous habitons alors une grande partie de l'année une villa au sortir de Mesles, jolie petite ville que l'Irize arrose. La rivière, coquette et gaie, courait devant notre porte, et en face de nous, sur l'autre rive, il y avait des cottages, des pavillons, avec des escaliers de fleurs et des plates bandes toutes rouges de géraniums.

Ma mère, qui était encore jeune, qui était mondaine et frivole, courait jusqu'au soir les salons de Mesles où mon père était en garnison. Elle s'occupait très peu de nous. Ma sœur Laurence, qui avait huit ans de plus que moi et dont le caractère était sûr et réfléchi, prenait soin de mon éducation, et comme je ne la quittais guère, qu'elle veillait sur moi nuit et jour, que j'étais sa plus chère poupée, je ne croyais pas qu'il y eût au monde un être plus beau, plus angélique et plus bienfaisant qu'elle. Je lui avais voué une sorte de culte, un amour aveugle, intolérant passionné, une de ces dévotions infinies dont seuls les enfants sont capables.

Comme nous vivions très librement, il venait beaucoup de monde de voir mes deux sœurs, Laurence et Jeanne, des jeunes filles, des adolescents. On dansait, on jouait la comédie, et les heures passaient vite, dans un grand bruit de rires et de chansons. Il y avait dans cette bande un jeune homme assez beau, blond, imberbe, avec des yeux bleus et un mol visage de femme; il s'appelait Hubert de Tranchères. Je m'attachais pas grande importance à ses faits et gestes, et je ne remarquais pas que ma sœur fût plus aimable avec lui qu'avec quiconque. Les petits garçons n'ont pas ainsi qu'ils le font, une précoce intuition des choses de l'amour, et comme un bon étourneau que j'étais, je n'avais rien aperçu du manège de Laurence et de ce M. de Tranchères. Mais ce que je vis fort bien, c'est qu'à partir d'un certain moment, ma sœur cessa d'être gaie, dépitée, et plusieurs fois, en entrant dans sa chambre, je la trouvais en larmes. J'eus beau la questionner, elle ne voulut rien me dire et je commençai à perdre l'appétit tant cette douleur muette m'effrayait et m'affolait.

Un soir d'avril — on était aux premiers jours de chaleur et les fenêtres demeuraient ouvertes — j'entendis de ma chambre que Laurence causait avec une de ses amies, Rose Jassaud. Je l'ouvrais, mais la conversation d'à côté me fit bien vite perdre le fil de ma lecture.

— Il ne vient plus? disait Mlle Jassaud.

— Non, il ne vient plus, répondit ma sœur, et il est là tous les jours, en face de moi, chez cette misérable...

Je compris qu'il s'agissait de Lucienne Bouygues, une belle fille aux cheveux d'or, qui avait été de notre intimité, avec qui ma sœur s'était brouillée et dont les parents habitaient sur la rive opposée de l'Irize, une sorte de château d'opéra comique, tout ruisselant de glycines et décoré de statues ridicules.

Après tout ce qu'il me dit, tout ce qu'il m'a écrit, tout ce qu'il m'a promis... Orais-tu que ce n'est pas une honte? C'est Lucienne qui est cause de tout. Elle ne l'aime pas, j'en suis sûre, mais elle a tout fait pour me le prouver. Je l'ai toujours dit que c'est une rose, et qu'il fallait se méfier d'elle... Et lui est si faible, si fat, si incapable de résister à une coquette!

— Mais l'aime-t-il?

Et cependant que Roger Fidé comptait les trente pas réglementaires, sir Archibald ouvrait la boîte de pistolets et les chargeait, ainsi qu'il avait été convenu, dans la région de la veille.

Bardevaux qui assistait à l'opération dit simplement: — Ne vous trompez pas, Archibald! — Ce ne serait pas à faire! sourit le fils de Hoopodar.

Et il désignait du doigt, rangés en double ligne, sur les bords de la boîte, les douze cartouches, dont six étaient chargées à balle et six à blanc.

— Vous avez des allumettes? demanda-t-il négligemment Hoopodar à Bardevaux, en occupant entre ses dents la pointe de son cigare.

Bardevaux tourna le dos à sir Archibald. — Archibald avait refermé la boîte aux pistolets. Il fit jeter les allumettes, d'un cliquetis d'acier net et bref.

— Est-ce qu'on sait? Il m'a juré, à moi, qu'il m'aimait. Peut-être, le lui a-t-il juré aussi! Il est si constant, cet Hubert! Mais c'est elle, entendez-vous, c'est elle qui est cause de tout. Oh! que je la hais! Si, un soir, en se promenant, elle pouvait tomber à l'eau! Je saurais le retenir!

Et là-dessus, j'entendis un grand bruit de carreaux et de sanglots.

Il n'y avait là que les habitués étiés passionnés d'une enfant de vingt ans, mais nous appartenions à une famille de gens volcaniques chez qui le désir est toujours plus que la réalisation, et de plus, je croyais toujours aveuglément à tout ce que Laurence disait ou décriait. Je ne compris pas grand-chose à son amour, mais je fus convaincu que ma sœur ne retrouverait son entrain et sa santé que si cette Lucienne Bouygues disparaissait.

Et pendant deux mois, ma tête ma folle tête travaillait là-dessus, alimentée et surexcitée par la lecture d'aventures extraordinaires et d'exploits romanesques.

Il arriva qu'un soir, je ne sais quel mauvais génie me fit revenir assez tard le long de l'Irize. La rivière coulait, lente et profonde, remuant au passage des tiges pendantes de saules et portant des nénufars déjà fermés, pareils à des œufs mystérieux, pondus, quelque nuit, par la lune. A un tournant, je vis que Mlle Bouygues me précédait. Je rougis, je pâlis. En un instant, l'affreuse tentation entra en moi, expulsa ma raison, me fit tout entier esclavage de cette idée: "Si Mlle Bouygues disparaissait, le bonheur de Laurence serait assuré..."

Et le bonheur de Laurence, c'était alors toute ma vie!

Nous entrions, à quelques mètres l'un de l'autre, dans un bosquet touffu. Soudain, Lucienne Bouygues s'arrêta. Elle vint au bord de la rivière, et du bout de son ombrelle, s'efforça d'amener à elle un nénufar mi-fermé. La tige résistait. Lucienne s'impatientait, elle se pencha davantage, se retenant d'une main à un rameau de saule. Que voulez-vous? La tentation était trop forte. Dans le temps d'un éclair, j'avais bondi hors de ma cachette et frappé la jeune fille dans le dos de mes deux poings, formant bélière. Un cri, le bruit d'un plongeon. Déjà, je galopais sous bois en me répétant: "Laurence sera heureuse..."

Mais quand je fus rentré, une terrible réaction eut lieu. Je mesurai mon crime, l'enfer s'ouvrit devant moi. La commotion fut telle que j'eus le délire toute la nuit, et le lendemain, une fièvre cérébrale qui me cloua quelques jours au lit. J'appris, pendant ma convalescence, que Mlle Bouygues ne s'était pas noyée; elle avait un peu nagé, elle appela au secours, on la repêcha. Elle raconta que quelqu'un l'avait poussée à l'eau, mais l'enquête, après de vaines recherches, fut abandonnée.

...Des années passèrent. Laurence épousa non M. de Tranchères qui ne reparut jamais, mais le frère de Rose Jassaud. Elle devint veuve. Longtemps après, un soir que je causais avec elle, je lui racontai tout à coup cette histoire. Elle me regarda avec inquiétude, un peu gênée que je fusse si passionnément aimée.

— Mon pauvre Louis, me dit-elle, comme tu étais exalté!

Et je vis bien qu'elle aurait préféré que je gardasse le silence sur ce pénible souvenir.

— Et tu n'as rien dit, enfin, qu'il s'appelait Hubert de Tranchères ce jeune homme dont j'étais folle et à cause de qui tu as failli commettre un crime? C'est Pierpont, avec le même humour léger.

— Et voilà de la poudre pour les moineaux!

Les deux adversaires étaient rangés en ligne... dans une belle attitude, confiants et sûrs d'eux-mêmes... attendant le commandement pour décharger leurs armes innocentes.

Il eurent même une telle conscience de leur rôle négatif, que l'on vit parfaitement, clairement, M. de Pierpont, par jeu, abaisser son arme, au commandement de un, et viser son adversaire, en lieu de faire le geste de tirer en l'air.

Et ce fut, sans doute, par la même certitude de la sécurité connue, que Géo-Job l'imita. Il se leva, par le même jeu sans danger, vis sans émoi son adversaire au commandement de deux!

Et les deux coups de feu partirent, retentirent simultanément. Dans le calme matinal et charmant, sous les arbres aux feuilles déjà roussies par l'automne, les deux détonations retentirent.

curieux! Je ne me souviens pas de lui!

L'impératrice Augusta.

Le 30 septembre prochain, on célébrera, en Allemagne, le centième anniversaire de la naissance de l'impératrice Augusta, femme de Guillaume Ier. A cette occasion, paraîtra le premier volume de son journal et de sa correspondance. La "Nonvelle Presse Libre" en donne quelques extraits. Ce sont des lettres échangées entre les deux époux en 1847, alors qu'ils étaient prince et princesse héritiers. Malgré la grande affection qui les unissait, il y avait entre eux plus d'un malentendu.

La jeune princesse, en quittant la vie patriarcale de Weimar, s'était plûée avec peine à l'étiquette cérémonieuse de la cour de Berlin et, de plus, ses idées politiques, déjà très arrêtées, n'étaient pas du tout celles de son nouvel entourage. Son beau-frère, Frédéric-Guillaume IV, qu'elle surnommait "le poté royal," lui semblait trop romantique; son mari, trop militaire et trop conservateur. Franchement libérale, elle aurait voulu que le roi donnât une Constitution à la Prusse.

La réunion du Landtag en 1847, lui avait donné des espérances à cet égard; elles furent déçues par les discours de son beau-frère et de son mari. La princesse écrivit alors à celui-ci une lettre très curieuse où elle lui explique, avec beaucoup de maturité politique, ses craintes pour l'avenir et ses regrets que le prince n'ait pas pris courageusement parti contre l'absolutisme du roi. "J'ai toujours partagé, dit-elle, tes joies et tes peines; je t'ai toujours aidé autant que je l'ai pu. Je crois de mon devoir, en ces jours graves de te faire connaître l'avis des personnes estimables de tout rang qui m'honorent de leur confiance et qui voudraient t'éclairer. Peuses-tu n'être pas trop tard; mais, si le malheur arrive, souviens-toi qu'il y a toujours un refuge dans le cœur d'une amie."

Le prince répondit à cette lettre comme il eût fait à celle d'un homme d'Etat. Il discute point par point, démontre qu'il ne pouvait se dresser contre son frère alors que, dans l'opposition, tous les modérés se ralliaient à l'opinion royale. "J'aurais eu un moment, dit-il, le sacrifice des radicaux, mais j'aurais eu la voix du peuple." Et il ajoute: "Fiel-toi à moi intelligence; répète-moi, c'est ton devoir, les dires de tes amis; mais ne crois pas qu'on a toujours raison dès qu'on critique le roi et le gouvernement."

L'année suivante, la révolution éclata et le prince était obligé de s'enfuir en Angleterre. La princesse, en recevant des lettres de condoléances, remerciait avec mélancolie ceux qui s'obstinaient pas à trop clairvoyante Cassandra.

...Des années passèrent. Laurence épousa non M. de Tranchères qui ne reparut jamais, mais le frère de Rose Jassaud. Elle devint veuve. Longtemps après, un soir que je causais avec elle, je lui racontai tout à coup cette histoire. Elle me regarda avec inquiétude, un peu gênée que je fusse si passionnément aimée.

— Mon pauvre Louis, me dit-elle, comme tu étais exalté!

Et je vis bien qu'elle aurait préféré que je gardasse le silence sur ce pénible souvenir.

LA MEDAILLE DE 1870.

Les anciens combattants de 1870 n'appartenant à aucun groupe d'anciens militaires et qui ne peuvent justifier par pièce officielle qu'ils ont pris part à la campagne Franco-allemande de 1870-71 afin de recevoir le brevet de la Médaille votée par la Chambre et le Sénat peuvent obtenir gratuitement ces documents, ceux qui par leur situation ne peuvent acheter la Médaille avec barrette la recevront à titre gracieux aussitôt qu'elle sera frappée.

Ecrire à Monsieur Achille Koch, Directeur Fondateur de l'Union des Anciens Combattants des Armées de Terre et de Mer 1870-71, 46, rue de Montreuil à Rosny-s-Bols (Seine).

Le quatre témoins affolés, s'étaient précipités à son secours. Et Géo-Job, les yeux hagards, s'épouva, ne trouvant dès l'abord aucun sens à cet acte impossible, fait le premier à se jeter, à deux genoux, près du corps de son adversaire.

Bardevaux, plus pâle qu'un mort, bégayait des mots inintelligibles et Hoopodar avait jeté, en son geste éternel rigide, pour faire le geste de s'arracher les cheveux.

Sir Archibald ne paraissait pas des moins émotionnés. Seul, un rapide coup d'œil, Roger-Fidé comprit la signification de cette tenue, en désaccord avec la confiance de tous. Sir Archibald avait tablé sur le hasard pour tuer Aymery de Pierpont. Et le hasard avait servi son projet criminel!

Le Tour du Monde en moins de 40 jours.

Paris, 26 août.—M. André Jaeger-Schmidt, un journaliste parisien attaché à la rédaction d'Excelsior, est descendu d'automobile devant les bureaux de ce journal, ce matin à 9 heures 25 minutes 19 2/5 secondes, terminant ainsi le tour complet du globe en 39 jours 19 heures 13 minutes et 37 4/5 secondes.

Ce retour avait été annoncé de bonne heure dans la matinée, une foule considérable était massée dans les rues et à l'entrée de journalistes une enthousiaste ovation.

M. Jaeger-Schmidt avait quitté Paris le 17 juillet à 15 heures de l'après-midi pour tenter de battre le record à M. Steeghs, du "Matin" qui avait accompli le tour du monde en 63 jours.

Voici l'itinéraire suivi par le voyageur:

Paris, Moscou, Vladivostok, Yokohama, Vancouver, Montréal puis New York où il était arrivé le 17 août et s'était embarqué le lendemain sur l'Excelsior, qui est arrivé à 11 heures la nuit dernière à Cherbourg.

Le capitaine de ce navire a quel que peu forcé la marche et a gagné environ trois heures sur le temps usuel qu'il met pour faire la traversée. En arrivant sur rade de Cherbourg un bateau à moteur a immédiatement transporté Jaeger-Schmidt à terre où les formalités douanières lui ont été évitées.

Le voyageur aurait pu arriver à Paris deux heures plus tôt, s'il n'avait pas accepté une invitation à un banquet donné en son honneur par les journalistes de Cherbourg.

L'épée de Jeanne d'Arc.

Une découverte du plus haut intérêt historique vient d'être faite à Dijon. En effet, le musée que possède cette ville a identifié, comme étant une arme remise par le roi Charles VII à Jeanne d'Arc, une épée qu'il possédait depuis longtemps et dont l'origine était demeurée inconnue jusqu'ici.

Voici la description de cette épée, qu'elle fut expliquée, avec beaucoup de maturité politique, ses craintes pour l'avenir et ses regrets que le prince n'ait pas pris courageusement parti contre l'absolutisme du roi.

Sur une face, est gravé un personnage à genoux devant une croix, avec ce nom: Charles septième; sur l'autre, on lit le mot: Vaucoeurs. Sur les deux, sont les armes de France et celles de la ville d'Orléans; la date 1419 est répétée en cinq endroits. L'arme a été fabriquée à Tolé, célèbre alors pour la supériorité de ses aciers; elle est signée Lupus Agulus. On croit pouvoir affirmer qu'elle a été offerte par le roi de France à la Pucelle, et la forme de la poignée corrobore cette hypothèse, car elle est trop petite pour une main d'homme, surtout une main de guerrier. Il est probable que lorsque Jeanne fut faite prisonnière à Compiègne, Jean de Luxembourg, qui la vendit, conserva l'épée de la Libératrice de la France, pour l'offrir à son successeur Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Une découverte du plus haut intérêt historique vient d'être faite à Dijon. En effet, le musée que possède cette ville a identifié, comme étant une arme remise par le roi Charles VII à Jeanne d'Arc, une épée qu'il possédait depuis longtemps et dont l'origine était demeurée inconnue jusqu'ici.

Voici la description de cette épée, qu'elle fut expliquée, avec beaucoup de maturité politique, ses craintes pour l'avenir et ses regrets que le prince n'ait pas pris courageusement parti contre l'absolutisme du roi.

Sur une face, est gravé un personnage à genoux devant une croix, avec ce nom: Charles septième; sur l'autre, on lit le mot: Vaucoeurs. Sur les deux, sont les armes de France et celles de la ville d'Orléans; la date 1419 est répétée en cinq endroits. L'arme a été fabriquée à Tolé, célèbre alors pour la supériorité de ses aciers; elle est signée Lupus Agulus. On croit pouvoir affirmer qu'elle a été offerte par le roi de France à la Pucelle, et la forme de la poignée corrobore cette hypothèse, car elle est trop petite pour une main d'homme, surtout une main de guerrier. Il est probable que lorsque Jeanne fut faite prisonnière à Compiègne, Jean de Luxembourg, qui la vendit, conserva l'épée de la Libératrice de la France, pour l'offrir à son successeur Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Une découverte du plus haut intérêt historique vient d'être faite à Dijon. En effet, le musée que possède cette ville a identifié, comme étant une arme remise par le roi Charles VII à Jeanne d'Arc, une épée qu'il possédait depuis longtemps et dont l'origine était demeurée inconnue jusqu'ici.



MONSIEUR CLOSSET. Baryton de Grand Opéra.

Né à Liège, Belgique, M. Closset fit ses études musicales au conservatoire de cette ville et obtint tous les premiers prix. Il chanta le répertoire de grand opéra en entier sur les principales scènes d'Europe, et notamment au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles.

L'artiste possède une voix large et puissante et une voix d'un timbre des plus agréables. Il joint à cela des qualités de comédien de tout premier ordre. Il aura assurément un très grand succès auprès des abonnés et des habitués de notre théâtre de la rue Bourbon.

FORT ESPAGNOL.

La direction du Fort Espagnol a préparé pour cette semaine un programme de nature à satisfaire les plus difficiles. Elle a conservé l'un des plus intéressants numéros, le danseur de corde La Zelle, qui est engagé pour une autre semaine.

Les chanteurs et danseurs Williams et Culver, feront leurs débuts ce soir ainsi qu'une artiste qui présente un numéro entièrement nouveau, intitulé "The Girl with the Mirror Dress".

On annonce aussi qu'une série de vues intéressantes et entièrement nouvelles est préparée pour le cinématographe.

Voilà, certes, plus qu'il n'est nécessaire pour passer une agréable soirée en jouissant de la brise réconfortante du lac.

Une horreur subite l'envahit. Lui aussi, était un meurtrier comme Bardevaux!... Lui aussi allait porter le poids redoutable de cette accusation sans fondement, mais tout à fait écoraçante au lendemain de l'inculpation dont il sortait à peine indemne!

Il crut deviner son... Il eut l'horifique vision d'une luxurieuse situation... dont, malgré tous ses efforts il serait forcé de faire la victime destinée à être broyée, en dépit de son courage de son amour et de sa foi!

Et des yeux du maître-roi cloua rouge, immobile comme une statue de pierre, deux larmes roulaient sur ses joues pâles... Les autres personnages commençaient à s'acquiescer de leur responsabilité... Bardevaux avait perdu tout sang-froid, Hoopodar, de même.

le mort, que son imagination s'attachait et s'exaltait... Roger-Fidé avait gardé, pour lui, le navrant confession de Mme d'Ambreville, touchant la situation avouée, depuis quatre heures, de Valentine de Lambach.

Il n'avait en garde d'assembler les idées gaies du cloua rouge, par ce qu'il considérait, au fond, comme un accident sans yeux mais pas comme un obstacle insurmontable à la solution finale, espérée, souhaitée, désirée, voulue délibérément, de part et d'autre!

Aymery de Pierpont n'arrivait pas, sur le terrain, avec la même faussonnade insouciance qu'y apportait Géo-Job.

Il y venait avec une noble indifférence, désarmé résolu à abandonner la partie... Pour lui, la partie était irrémédiablement perdue.

Comme leurs deux clients, les quatre témoins arrivèrent à l'île de la Grande-Jatte, les uns insouciant, les autres indifférents, sachant exactement, comme les deux adversaires à quoi s'en tenir sur le résultat négatif d'une pareille rencontre que Hoopodar comptait bien terminer, par un bon déjeuner arrosé des meilleurs crans, dans un cabaret à la mode!

Bardevaux n'y voyait certes pas la conclusion de ses affaires; à lui; il n'y prévoyait nullement une reconnaissance impossible; mais il avait passé par de telles trances depuis l'heure où il avait retrouvé le cloua rouge, à la sortie de "Palace," qu'il était, ma foi, satisfait de son succès final!

Il croyait comprendre que Géo-Job ne le trahirait jamais et, pour cette certitude, à cet instant, il renouait de gaieté de cœur à la grosse fortune entrevue, à son rêve irréalisable!

Et, respectivement, chacun de son côté, le détective gardait sa belle confiance et sir Archibald toute son assurance.

Et cependant que Roger Fidé comptait les trente pas réglementaires, sir Archibald ouvrait la boîte de pistolets et les chargeait, ainsi qu'il avait été convenu, dans la région de la veille.

Bardevaux qui assistait à l'opération dit simplement: — Ne vous trompez pas, Archibald! — Ce ne serait pas à faire! sourit le fils de Hoopodar.

Et il désignait du doigt, rangés en double ligne, sur les bords de la boîte, les douze cartouches, dont six étaient chargées à balle et six à blanc.

— Vous avez des allumettes? demanda-t-il négligemment Hoopodar à Bardevaux, en occupant entre ses dents la pointe de son cigare.

Les deux adversaires étaient rangés en ligne... dans une belle attitude, confiants et sûrs d'eux-mêmes... attendant le commandement pour décharger leurs armes innocentes.

Il eurent même une telle conscience de leur rôle négatif, que l'on vit parfaitement, clairement, M. de Pierpont, par jeu, abaisser son arme, au commandement de un, et viser son adversaire, en lieu de faire le geste de tirer en l'air.

Et ce fut, sans doute, par la même certitude de la sécurité connue, que Géo-Job l'imita. Il se leva, par le même jeu sans danger, vis sans émoi son adversaire au commandement de deux!

Et les deux coups de feu partirent, retentirent simultanément. Dans le calme matinal et charmant, sous les arbres aux feuilles déjà roussies par l'automne, les deux détonations retentirent.

Le quatre témoins affolés, s'étaient précipités à son secours. Et Géo-Job, les yeux hagards, s'épouva, ne trouvant dès l'abord aucun sens à cet acte impossible, fait le premier à se jeter, à deux genoux, près du corps de son adversaire.

Bardevaux, plus pâle qu'un mort, bégayait des mots inintelligibles et Hoopodar avait jeté, en son geste éternel rigide, pour faire le geste de s'arracher les cheveux.

Sir Archibald ne paraissait pas des moins émotionnés. Seul, un rapide coup d'œil, Roger-Fidé comprit la signification de cette tenue, en désaccord avec la confiance de tous.

Sir Archibald avait tablé sur le hasard pour tuer Aymery de Pierpont. Et le hasard avait servi son projet criminel!

Le quatre témoins affolés, s'étaient précipités à son secours. Et Géo-Job, les yeux hagards, s'épouva, ne trouvant dès l'abord aucun sens à cet acte impossible, fait le premier à se jeter, à deux genoux, près du corps de son adversaire.

Bardevaux, plus pâle qu'un mort, bégayait des mots inintelligibles et Hoopodar avait jeté, en son geste éternel rigide, pour faire le geste de s'arracher les cheveux.

Sir Archibald ne paraissait pas des moins émotionnés. Seul, un rapide coup d'œil, Roger-Fidé comprit la signification de cette tenue, en désaccord avec la confiance de tous.

Sir Archibald avait tablé sur le hasard pour tuer Aymery de Pierpont. Et le hasard avait servi son projet criminel!